

AGRÉGATION DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

M. Jean Genard, docteur en sciences physiques et mathématiques, assistant à l'Université, a présenté pour l'obtention du grade d'agrégé de l'enseignement supérieur en sciences physiques une dissertation intitulée : « Action du champ magnétique sur les spectres de résonance et d'absorption des molécules diatomiques homopolaires » et a subi avec succès le 17 mars la dernière épreuve de l'examen consistant en une leçon sur les spectres des nébuleuses gazeuses.

M. Albert Lambrechts, docteur en médecine, assistant à l'Université, a présenté pour l'obtention du grade d'agrégé de l'enseignement supérieur en sciences médicales une dissertation intitulée : « Nouvelles recherches sur le diabète phlorhizique, la phlorhizine et des substances apparentées » et a subi avec succès, le 19 juin la dernière épreuve de l'examen consistant en une leçon sur les avitaminoses chez l'adulte.

M. Herman Janssens, docteur en philosophie et lettres, assistant à l'Université, a présenté pour l'obtention du grade d'agrégé de l'enseignement supérieur en philologie orientale une dissertation intitulée : « L'entretien de la sagesse, introduction aux œuvres philosophiques de Bar Hebraeus » et a subi avec succès le 19 juin la dernière épreuve de l'examen consistant en une leçon sur les Araméens dans l'histoire.

DÉCÈS

Notre Université a été cruellement éprouvée cette année.

Le 2 janvier s'éteignait **Auguste Gravis**, professeur émérite de notre Faculté des Sciences. Quelques mois plus tard, le 5 avril, la même Faculté subissait une nouvelle perte par le décès du professeur **Joseph Halkin**. Ces deux collègues ayant accepté les honneurs académiques, nous avons pu rendre un hommage solennel à leur longue carrière, toute entière consacrée à l'Université et à la science.

HOMMAGE FUNÈBRE A AUGUSTE GRAVIS

Discours de M. le Recteur :

Mes chers collègues,

Mesdames, Messieurs,

Jean-Joseph-Auguste Gravis, à la mémoire de qui nous rendons aujourd'hui un solennel hommage, né à Morlanwelz le 29 août 1857, vient de s'éteindre à Liège dans sa quatre-vingtième année. Elève de l'Université de Bruxelles, où il conquist en 1880 de la manière la plus brillante, le diplôme de docteur en sciences naturelles, il devint l'année suivante assistant du titulaire de notre chaire de botanique, le professeur Edouard Morren. Lauréat du Concours des Bourses de voyage, il fut autorisé à se rendre à l'étranger et y passa trois ans. Il étudia l'anatomie végétale, qui devait rester son sujet de prédilection, avec le professeur Eugène Bertrand à Lille. Il s'initia aux recherches sur les Cryptogames sous la direction du professeur A. de Bary, à Strasbourg. Enfin, le Gouvernement lui confia une mission d'étude à la Station zoologique de Naples. Lorsque le jeune savant rentra en Belgique, en 1884, l'enseignement des sciences était en pleine révolution. Grâce aux efforts des van Beneden, des Spring, des Fredericq, des Swaen et d'autres encore, les cours pratiques venaient d'être créés par le Gouvernement dans la plupart des disciplines scientifiques. Auguste Gravis se vit confier par son chef Edouard Morren l'organisation et la direction de ces exercices et il eut ainsi tout de suite l'occasion de déployer ses remarquables qualités de pédagogue. A la mort de Morren, survenu en 1886, il succéda à son maître dans l'enseignement des sciences botaniques, assumant une charge considérable que les difficultés rencontrées dans le recrutement de collaborateurs rendaient plus lourde encore. Nommé d'emblée professeur extraordinaire, il fut promu à l'ordinariat en 1889. Dès cette année, ses travaux lui valurent d'être élu membre correspondant de l'Académie Royale de Belgique, puis, six ans plus

tard, membre titulaire. Un de mes collègues vous retracera dans un instant les différentes étapes de sa carrière scientifique. Tant d'activité ne suffisait pas encore à remplir sa vie. Il exerça les fonctions de secrétaire académique en 1907-1908 et à la mort du regretté Julien Fraipont, enlevé prématurément en 1910 à la science et à ses amis, il devenait Recteur de notre Université. Il fut également un membre extrêmement actif du Conseil de perfectionnement de l'enseignement supérieur et du Comité de perfectionnement de l'enseignement moyen. De plus, pendant douze ans, de 1894 à 1906, il remplit les fonctions d'administrateur délégué à la Direction de l'Ecole professionnelle d'horticulture de Liège, et, pendant vingt ans, il fut secrétaire du Conseil de surveillance du Jardin Botanique de l'Etat à Bruxelles.

Une carrière si bien remplie lui a valu de multiples honneurs : membre de sociétés savantes belges et étrangères, lauréat du prix de Keyn, il fut l'objet de nombreuses distinctions honorifiques et fut promu en 1927, au moment de son admission à l'éméritat, Grand Officier de l'Ordre de Léopold.

Qu'il me soit permis de rappeler quelques souvenirs personnels.

J'ai fait la connaissance du professeur Gravis, comme un timide étudiant de première année fait la connaissance d'un de ses maîtres, au cours de botanique, il y a trente-huit ans et j'ai conservé de son enseignement l'impression la plus forte, la plus profonde. C'est dans son laboratoire, au cours de ses exercices pratiques qu'il dirigeait avec le même feu qu'il apportait dans toutes ses occupations, que j'ai été initié à l'étude de la cellule. Je n'ai jamais oublié ces leçons si concrètes, totalement exemptes de pédante érudition, au cours desquelles nous étions appelés à exécuter nous-mêmes quelques expériences très simples, mais qui ne pouvaient manquer d'éveiller notre curiosité. C'est là que j'ai pris le goût de la recherche scientifique en général, de la cytologie en particulier et j'en ai gardé à mon ancien maître la plus profonde reconnaissance.

Un peu plus tard, appelé moi-même à l'honneur de faire partie du corps enseignant de l'Université de Liège, et amené

par mes recherches antérieures à m'intéresser à la structure du protoplasme des cellules végétales, j'ai eu plus d'une fois recours à lui pour obtenir le matériel nécessaire à mes travaux. Toujours accueilli avec la même bienveillance, et aussi avec ce même enthousiasme sur lequel l'âge n'a jamais eu de prise, je recevais au cours de ces entretiens les conseils les plus précieux.

Et voici une troisième période de mon existence, celle de mon Rectorat, où les liens qui m'unissait déjà à mon vieux professeur se sont encore resserrés. Sans abandonner ses études de botanique — car, voici à peine quelques semaines que des épreuves de son dernier travail lui parvenaient — Gravis, passionné par les questions de méthodologie, poursuivait sans défaillance ses efforts tendant à l'amélioration de notre enseignement secondaire. Je rappelle que c'est à lui que nous devons l'emploi du test repris par la Fondation Universitaire, la rédaction d'une courte conférence, test qu'il appliqua à ses élèves dès 1920. Rempli de son sujet, prêchant avec une ardeur d'apôtre, il me marqua sa vive satisfaction lorsque je pris à mon tour la parole sur cette question de la préparation aux études supérieures. Régulièrement, il vint me rendre visite au Rectorat. Chaque fois, j'admirais la verdeur de son esprit, son optimisme qu'aucune désillusion ne paraissait pouvoir diminuer, cette jeunesse extraordinaire de caractère qu'il a conservée presque jusqu'à la fin. Il n'a jamais cessé d'espérer la victoire et, lorsque je manifestais quelque scepticisme, c'était lui, mon aîné de plus de vingt ans, qui s'efforçait de ranimer mon courage. Au mois de juillet dernier, il vint encore me trouver. Il avait de nouveaux projets : cette fois, on allait réussir. Hélas, je ne devais le revoir que sur son lit de souffrances, trahi par ses forces que tant d'années de labeur incessant avaient usées, mais entouré des soins les plus attentifs et les plus touchants. Et, lors de ma dernière visite, j'éprouvai la très douce émotion de le voir se dresser vers moi, s'illuminer de ce bon sourire qui transformait son aspect un peu sévère, me prendre les mains et les serrer avec effusion. M'a-t-il reconnu ? je voudrais le croire, mais je suis certain en

tous cas d'avoir apporté à mon vieux maître un peu de réconfort dans sa pénible agonie.... et cela me suffit.

Madame, par les quarante-six années qu'il a consacrées à la formation de nombreux disciples, à l'enseignement et au développement des sciences botaniques, votre regretté mari a bien mérité de l'Université de Liège. Par ses grandes qualités de cœur et d'esprit, il a gagné le respect et la sympathie de tous ses collègues. Par l'influence qu'il a exercée sur ma carrière, par les services qu'il m'a rendus, il s'est acquis des titres impérissables à ma reconnaissance. Aussi, profondément pénétré du sentiment de la perte que nous venons de subir, certain d'être l'interprète de notre corps professoral, est-ce de tout cœur que je vous adresse les sincères condoléances de cette Université, dont Auguste Gravis a été le fidèle et dévoué serviteur.

Discours de M. le professeur Bouillenne

Monsieur Gravis, mon Maître vénéré,

En ce moment tragique où la mort nous impose une douloureuse séparation, je viens évoquer la maîtrise de votre enseignement et le glorieux cortège de vos travaux.

La mission qui m'échoit, comme Secrétaire de la Faculté des Sciences, je l'accepte avec un affectueux empressement car, si la Faculté et l'Université toute entière ont de multiples raisons de regretter profondément celui qui leur a consacré pendant plus de quarante années le meilleur de sa science et de son énergie, j'ai personnellement contracté envers vous qui fûtes le maître de ma formation de botaniste et le guide de mes premiers essais, une inoubliable dette de reconnaissance.

Malgré la tristesse qui m'étreint en ce moment, c'est pour moi une sorte de réconfort de pouvoir vous adresser publiquement l'hommage de toute ma gratitude.

Dans le modeste aperçu de vos mérites scientifiques et pédagogiques, je ne pourrai tout dire, la liste de vos travaux et publications, plus de 200, est trop longue pour que je puisse même en faire la plus simple énumération.

C'est l'homme de science que j'eûs d'abord le privilège de fréquenter et d'apprécier. Je me rappellerai toujours comment vous étiez alors dans l'ardente atmosphère d'une de vos plus importantes recherches. C'était pendant la guerre, vous aviez accepté mon humble et jeune collaboration dans la préparation des 60.000 coupes anatomiques qui furent nécessaires. Peu à peu, vous m'avez initié à la recherche elle-même.

Devenu élève de notre Université, j'ai vécu dans l'intimité de votre laboratoire. Je vous ai vu inlassable et minutieux, enthousiaste à chaque nouveau progrès. La rigueur de vos observations serrait la réalité de si près que même vos plus anciens travaux datant de 1885 demeurent encore aujourd'hui inattaquables, et comme les avait qualifiés Ed. Morren, des chefs-d'œuvre d'anatomie descriptive.

Vos dessins, si nets, si précis et en même temps si beaux, ont toujours su exprimer le moindre détail de structure histologique, tout en maintenant bien visibles les grandes lignes de l'architecture du végétal étudié. Pour vous, la valeur de l'observation dépendait à la fois de la sagacité du raisonnement, de l'acuité de la vue, de la propreté de la manipulation. N'avez-vous pas fait inscrire en illustration de cette pensée, sur le grand mur du laboratoire de Candidature, les mots, *Manu, Oculo, Mente*.

Vous n'étiez satisfait, pour vous-même comme pour vos élèves, que devant des représentations exactes. Et si dans ce domaine, vous blâmez toutes fantaisies artistiques, à cause de leur imprécision, vous professiez une grande admiration pour l'objectivité du grand peintre David et vous développiez avec plaisir un certain parallélisme entre les vies du savant et de l'artiste, toutes deux passionnées et désintéressées.

Vous avez débuté vous-même sous l'autorité d'un maître extrêmement sévère. Sorti Docteur ès sciences naturelles de l'Université de Bruxelles, vous êtes allé à Lille dans les laboratoires du professeur C. Eg. Bertrand, chef de l'Ecole française d'anatomie végétale, auprès duquel vous avez travaillé plusieurs années à cette belle monographie sur *Urtica dioica*, publiée en 1885 et restée célèbre jusqu'aujourd'hui. Vous y avez mis au

point définitivement, dans une espèce végétale, un ensemble de documents cohérents et précis sur la structure des tiges, des racines, des feuilles. La technique des coupes successives que vous avez employée était fort peu répandue à cette époque. Elle vous a permis de suivre depuis le bas jusqu'en haut, sans en rien perdre, les divers aspects de la structure d'un organe. Vous avez pu constater ainsi que, dans une même espèce, la structure des tiges par exemple, n'est pas la même aux différentes hauteurs. Les éléments les plus caractéristiques de ces structures sont les tissus vasculaires, le bois et le liber accouplés en une entité vasculaire, le faisceau libéro-ligneux, ainsi que Bertrand venait de le préciser à cette époque. Le faisceau est reconnaissable de coupe en coupe le long d'une même tige. Vous avez mis en évidence que le nombre et la disposition de ces faisceaux varient suivant le niveau de l'organe. Le service que vous avez ainsi rendu à la science anatomique était considérable car, on s'était contenté le plus souvent pour décrire la structure d'une espèce végétale de pratiquer une seule coupe transversale à un niveau quelconque de la tige, ce qui amenait certains auteurs à déterminer comme espèce différente des sections d'un même organe appartenant à la même plante !

La variation que vous avez si bien étudiée chez *Urtica dioica*, suivant la hauteur, fait apparaître des structures qui, tout en présentant des *modèles* différentes, restent cependant apparentées entre elles et constituent un *type* bien caractéristique d'une espèce donnée.

Dans ce même mémoire, votre premier, on constate aussi une réelle indépendance d'idée, puisque la structure de l'hypocotyle des plantules d'*Urtica*, en voie de germination, est expliquée non pas par la fameuse théorie de Van Tieghem de torsion à 180° des éléments vasculaires, mais par un simple contact des faisceaux caractéristiques de la tige avec les pôles caractéristiques de la racine. Il a fallu attendre jusqu'en 1910 pour que cette question de la torsion des tissus vasculaires soit reprise par Chauveaud et reçoive une nette confirmation de votre point de vue. D'ailleurs, vous avez traité la question dans son ensemble sur un matériel de plus de 200 espèces et vous avez mis

en avant, en 1919, la théorie des triades qui est en train de rallier un grand nombre de botanistes.

En 1883, à la Station Zoologique de Naples, vous expérimentez les diverses méthodes usitées pour fixer sur porte-objet les coupes incluses dans la paraffine car, aucun des procédés connus n'est complètement satisfaisant pour vos recherches et vous parvenez à mettre au point une nouvelle technique à la gélose, dont nous vous sommes encore reconnaissants pour sa rapidité et sa docilité.

Au cours d'un séjour fait à l'Institut de Botanique de Liège auprès du professeur Edouard Morren, vous avez manifesté dans votre travail sur l'*organogénie des feuilles* de telles qualités que vous avez été appelé comme Assistant à Liège et que, en 1886, à la mort de Morren, vous avez été chargé de son enseignement.

A ce moment, se placent plusieurs initiatives heureuses dans votre enseignement de la botanique. Vous avez donné plusieurs fois à l'Université de Liège un rôle précurseur. Il faut retenir surtout l'organisation d'un grand laboratoire de Candidature où les étudiants eurent, pour la première fois en Belgique et en France, chacun l'usage d'un microscope et furent astreints à un travail personnel dans la mesure de leurs moyens et des disponibilités du laboratoire. Puis ce fut pour vous la continuation de vos recherches.

Comme suite aux travaux de Falkenberg, de De Bary et de Guillaud, vous avez consacré une longue Monographie à *Tradescantia virginica*, ce qui vous a conduit à rectifier le *type* des structures particulières de la famille des Commélinacées — qui avaient été mal comprises par l'Ecole Allemande. Avec vos élèves au Doctorat en Botanique, vous entreprenez l'étude des différents types de structure qui caractérisent certaines familles et vous tentez de dégager les caractères anatomiques résultants de l'adaptation (caractères spécifiques) de particularités histologiques indépendantes des conditions de milieu (caractères de pure hérédité). Une copieuse série de travaux, effectués par vous et vos élèves a paru depuis 1896, date de publication du mémoire sur *Tradescantia virginica*.

Vous avez apporté à l'Anatomie végétale une contribution hautement appréciée que l'on appelle à l'étranger celle « de l'Ecole de Liège ».

Je ne puis entreprendre de citer tous ces travaux mais seulement puis-je les épingle :

Anatomie comparée de *Chlorophytum* (Ait.) et de *Tradescantia virginica* (L.), publié en 1900 avec la collaboration de P. Donceel ;

Contribution à l'Anatomie des *Amarantacées*, en collaboration avec Mlle A. Constantinesco ;

Contribution à l'Anatomie des *Commélinées*, paru en 1909 ;

Les mémoires de Michiels sur les plantules des *Palmiers*, de Nihoul sur *Ranunculus arvensis*, de Mansion sur le genre *Thalictrum*, de Lonay, notre regretté collègue, prématurément arraché à l'estime de notre Faculté, sur les téguments séminaux des *Renonculacées* ;

Les travaux de Sterxk, Nypels, Goffart, Mlle Fritché, Boricux, avant la guerre et après la guerre, ceux de Chainaye, Joyeux, Rousseau et de notre collègue Monoyer, qui a su habilement élucider les phénomènes d'accroissement diamétral des *Palmiers*.

Ces divers travaux ont pu dégager le plan architectural d'ensemble d'un grand nombre d'espèces ; ils ont fourni une synthèse anatomique qui est l'hypothèse des *traces foliaires* ; ils ont apporté des faits qui prouvent réellement l'existence de *types de structure* provenant de l'évolution même du végétal ; ils ont aussi révélé que les structures internes et les caractères morphologiques externes sont en liaison étroite avec les phénomènes écologiques. C'est ainsi que vos recherches d'Anatomie végétale se trouvent actuellement mêlées aux discussions soulevées à propos des théories de l'évolution, aussi bien qu'aux tâtonnements de la botanique systématique et aux expériences de physiologie.

Vous l'avez très bien compris, car vos dernières publications ont porté sur l'étude des plantes aphylls comme les *Ruscus*, les *Cactées*, des plantes à feuilles éphémères comme *Genista radiata* et sur celle des phénomènes de nanisme qui s'accom-

pagnent d'une floraison prématurée dans certaines conditions de culture expérimentales et dans certaines localités à l'état de nature. Celles-ci forment un volume émouvant qui vient à peine de sortir de presse par les soins généreux de notre Patrimoine universitaire.

Au nom de mes collègues de l'Université de Liège et au nom des membres de la Société Royale de Botanique de Belgique, je vous apporte un témoignage de respectueuse et totale admiration pour le savant infatigable que vous avez été.

Le très important progrès réalisé par vos mémoires et les collaborations auxquelles vous avez insufflé toute votre âme enthousiaste restera une des gloires de la Botanique belge.

Je dois évoquer, à côté de l'homme de laboratoire, un autre aspect de votre personnalité : celle du grand pédagogue que vous fûtes ; il me faut rappeler la qualité de votre enseignement si extraordinairement précis et ordonné.

Les multiples témoignages de vos anciens élèves s'accordent sur ce point : vos leçons étaient si claires que les éléments principaux en restaient gravés dans la mémoire.

Vous restiez prudemment objectif et vous évitiez de vous engager dans le dédale des discussions philosophiques, alors que les faits trop rares ou insuffisamment formulés ne permettaient aucune hypothèse sérieuse.

Votre temps se partageait entre le travail de laboratoire et l'éducation intellectuelle et morale des jeunes gens qui vous étaient confiés.

Après la guerre, vous avez publié, en deux parties, votre cours de Botanique à la Candidature des Sciences naturelles, *Eléments de Morphologie végétale*, *Eléments de Physiologie végétale*.

La première partie est une œuvre complètement originale, dont la concision et la clarté sont tout à fait remarquables. Ne m'a-t-on pas proposé plusieurs fois de la traduire en langue étrangère ; mais votre ambition n'allait pas jusqu'à donner votre accord.

Tout ceci suffirait à l'éloge d'un homme de haut mérite. Cependant vous avez fait davantage.

Après une expérience de plus de 25 années de professorat à la Candidature en Sciences naturelles, vous avez dénoncé dans toute sa tragique importance, la formation inadéquate des jeunes gens qui ont terminé leurs études moyennes. Votre discours rectoral de 1912 constatait que les jeunes gens qui arrivent à l'Université « n'ont aucune initiative, sont incapables de comparer, de réfléchir, de saisir les idées directrices, en un mot, incapables d'étudier ». Or, « Savoir est le résultat d'un travail de recherche, d'intelligence et de réflexion et non d'un effort de mémoire ».

Vous avez compris cette grave erreur pédagogique qui, en surchargeant la mémoire des jeunes, ralentit le développement de l'intelligence et la marche de leurs études, qui atténue leur activité et les laissant paresseux en face de tout changement, les oriente vers la contemplation facile de ce qui est fixé, passé, écrit.

Vous avez voulu que les étudiants deviennent capables d'observer et de décrire correctement, qu'ils aient des idées précises et du bon sens. Vous avez dès lors freiné sur la route de la Science pure et vous vous êtes élancé avec la même ardeur de dévouement sur un chemin nouveau, pour le sacerdoce de l'éducation des jeunes gens.

Et vous avez lutté !

D'abord, vous vous êtes astreint à créer de toutes pièces un traité de Botanique élémentaire à l'usage de l'enseignement secondaire et le moins qu'on puisse dire de ce livre, paru en 1912, c'est qu'il est parfait.

Puis à partir de 1919, vous dénoncez les défauts de l'enseignement secondaire en général, surcharge des programmes, surmenage des jeunes gens, mauvaise formation des futurs professeurs, qui ont perdu, disiez-vous, « dans leur trop rapide spécialisation, la notion de culture générale ».

Vous publiez sans reprendre haleine 76 articles de pédagogie ; vous organisez des enquêtes, vous proposez des réformes, vous

apportez à cette tâche une énergie, une patience entêtée, une probité et un optimisme admirable que rien ne désarme.

Avec 2000 réponses à vos enquêtes, rédigées par le personnel enseignant, vous établissez des rapports détaillés et vous ne vous arrêtez dans ce combat que sur votre lit de mort.

Avec courage et audace, vous aviez soulevé cet énorme problème qu'il faut résoudre pour que l'enseignement supérieur puisse aller de l'avant, dans l'intérêt des universitaires et des sciences elles-mêmes.

Les discours de notre éminent Recteur, sur ce sujet, vous avaient apporté le réconfort et l'espoir.

Mais dans cette lutte, que de désillusions ! Certains de vos élèves, parmi ceux que vous aviez formés avec le plus d'affectueuse sollicitude, et que vous désirez engager dans l'arène des réformes de l'enseignement moyen, ne vous ont pas suivi. Ce ne fut point, j'en témoigne sur l'honneur parce qu'ils désavouaient la nouvelle activité de leur Maître infiniment respecté, mais parce que, trop jeunes, ils n'en n'avaient pas compris l'urgente nécessité et qu'aussi bien l'enthousiasme scientifique que vous leur aviez insufflé les détournait de toute autre activité, si noble fût-elle.

Cher et vénéré Maître, vous partez aujourd'hui, environné d'une escorte d'honneur : l'affection de vos pairs, l'admiration reconnaissante de vos élèves, le souvenir profondément ému du personnel de l'Institut et du Jardin de botanique, l'estime des savants belges et étrangers, le respect de tous pour l'homme honnête, probe et dévoué que vous fûtes.

Vous partez, accompagné par les regrets de tous ceux qui vous ont aimé.

Reposez en paix, vous avez bien mérité de l'Université et du Pays.

Discours de M. le professeur P. Fourmarier

La Classe des Sciences de l'Académie Royale de Belgique a confié à son directeur la douloureuse mission de rendre un dernier hommage à l'un de ses membres les plus distingués.

L'œuvre scientifique de notre éminent confrère vient d'être exposée avec autorité ; qu'il me soit permis de dire simplement ce qu'il fut pour l'Académie.

En 1884, la Classe des Sciences couronna un important mémoire sur *Urtica dioica* rédigé par Auguste Gravis, à cette époque jeune assistant de l'Université de Liège ; quelques années plus tard, en 1889, un autre mémoire sur *Tradescantia Virginica* fut accueilli avec autant de faveur. Ces travaux de haut mérite avaient attiré très tôt l'attention de l'Académie sur le savant botaniste ; en 1899, à l'âge de 42 ans, il fut élu correspondant de la Classe et devint membre titulaire en 1905.

Dès cette époque, il prit une part active à nos travaux, rédigeant de nombreux rapports, exposant les résultats de ses principales recherches personnelles ou ceux qu'obtenaient ses élèves et collaborateurs.

En 1920, Auguste Gravis devient directeur de la Classe des Sciences ; il dirigea les séances avec une haute conscience, un tact parfait, une aménité à laquelle tous ses confrères se plaisent à rendre hommage. A la séance publique annuelle de la Classe en décembre 1920, il eut l'occasion de prononcer un remarquable discours sur la morphologie végétale dont il chercha à retracer l'histoire, en indiquant comment elle s'est détachée des autres parties de la botanique, comment elle s'est développée et quels sont les efforts à faire pour résoudre les problèmes qui se posent aujourd'hui.

En dehors de ses recherches scientifiques, Gravis s'occupa activement des progrès de l'enseignement ; il publia des ouvrages destinés aux étudiants de l'Université, mais aussi aux jeunes élèves de nos écoles et la Classe des Lettres lui décerna en 1914, le prix Joseph de Keyn.

Dans les publications de l'Académie, je dois signaler encore la notice biographique sur Emile Laurent, rédigée avec une parfaite maîtrise.

Dans la science qu'il cultivait avec passion, notre Confrère fut un des plus brillants anatomistes de son époque. Il illustra la chaire qu'il occupa pendant de nombreuses années à l'Université de Liège. Il contribua largement à soutenir la réputation

de notre Académie. Il s'était acquis l'estime et l'affection de tous ceux qui eurent le bonheur d'être en rapport avec lui. Sa perte sera vivement ressentie dans les milieux intellectuels de notre Pays et tout spécialement par ses confrères de l'Académie Royale de Belgique.

Une seconde mission m'incombe.

A côté de notre Académie Royale, il existe dans notre pays de nombreuses sociétés se donnant comme mission de contribuer à l'avancement de la Science. Parmi elles, la Société Royale des Sciences, de Liège, occupe une place enviable. Le recrutement de ses membres s'opère suivant les traditions académiques. Auguste Gravis dut certainement se sentir très honoré lorsque dès 1885, à la suite de la publication de ses premiers travaux, la Société porta son choix sur lui et l'élut au nombre de ses Membres titulaires. A trois reprises, il fut appelé à la présidence de la Société dont il fut jusque dans ses dernières années un des membres les plus assidus.

Nombreux sont les travaux qu'il présenta de la part de ses collaborateurs et sur lesquels il établit des rapports toujours rédigés avec le plus grand soin. Plusieurs de ses études personnelles ont été publiées également dans les Mémoires de la Société.

Qu'il soit permis au président de la Société Royale des Sciences, de dire à la famille de l'éminent savant, les regrets que cause sa perte et de s'incliner respectueusement devant le cercueil du confrère disparu.

Discours de Mademoiselle E. Fritsché

Professeur à l'Ecole Normale

Je remercie Monsieur le Recteur d'avoir bien voulu m'autoriser à prononcer quelques paroles de reconnaissance au nom de l'Enseignement normal. J'entends l'Enseignement normal à tous les degrés et de tous les pays, c'est-à-dire l'Ecole où l'on s'occupe de la formation pédagogique des professeurs.

C'est que M. Gravis réunissait d'une manière extraordinaire les qualités du savant et du pédagogue. Et l'on peut dire même qu'il attachait plus d'importance au second qu'au premier ; parce que, disait-il, sans méthode, il n'est pas possible de mener à bien une tâche, ni d'en faire connaître les résultats, et cela dans tous les domaines.

La méthode, c'est la façon dont on doit s'y prendre pour arriver le plus sûrement à une réussite ; il faut donc posséder une bonne méthode. En cela, M. le Professeur Gravis a rendu des services inappréciables à l'Enseignement en prêchant la bonne méthode scientifique qui consiste à habituer la jeunesse à bien observer des faits qui sont à sa portée, à les comparer et parfois, à synthétiser. Son livre de Botanique destiné à l'Enseignement normal et à l'Enseignement moyen résume ces trois étapes de tout travail scientifique :

observer rigoureusement ;
comparer judicieusement ;
synthétiser prudemment.

et c'est là l'expression de toute une éducation pour la vie.

C'est de l'observation des faits que découlent les deux autres. C'est donc cette méthode qui doit prévaloir dans l'Enseignement secondaire où l'on doit donner plus d'importance aux *faits*, pour amorcer le développement de l'esprit d'observations sûres, base solide sur laquelle s'édifieront plus tard les autres qualités du futur docteur.

Notre cher Maître nous mettait aussi en garde contre une habitude que pourraient contracter de jeunes professeurs de se perdre dans un étalage de détails qui nuisent à la bonne compréhension : *Non multa, sed multum* restera toujours la règle de conduite à suivre pour faire un enseignement net et clair.

Qu'il me soit permis aussi d'évoquer les traits essentiels de son caractère : après avoir collaboré pendant près de 35 années, on est en droit de croire que l'on se connaît : M. Gravis était l'exemple du parfait honnête homme, dans toute l'acception du terme. De nature vive, il ne se laissait déborder que devant ceux qu'il considérait comme ses habitués,

qui le comprenaient, qui se rendaient compte de la surabondance des idées qui s'entrecroisaient dans ce cerveau qui n'a pas connu de répit ; ceux, dis-je, qui sentaient vibrer ce grand cœur caché sous des dehors d'apparence parfois austère.

Il aimait ses élèves, il prenait part à leurs peines ; il s'attachait surtout à les polir d'une façon parfaite, épiait leurs moindres défauts pour les faire disparaître et ses observations étaient toujours bien accueillies parce qu'elles étaient justes et raisonnées.

Combien ne sommes nous pas qui lui devons notre formation intellectuelle et aussi notre situation matérielle ?

C'est d'ailleurs cet amour de la jeunesse qui l'a conduit à se soulever de toute sa force restée juvénile contre le surmenage scolaire : les articles écrits à ce sujet sont au nombre de 76.

Sa voix ne sera plus entendue... mais elle porte ses fruits.

Son esprit de tolérance : jamais il ne faisait allusion à ses opinions politiques ou philosophiques ; chez lui, le travail était accueilli et récompensé à sa juste valeur, d'où qu'il venait.

Le sentiment du bien et de la condescendance : ses observations fermes étaient toujours suivies de paroles encourageantes et une main secourable était sûrement tendue en cas de difficultés insurmontables.

Enfin sa grande simplicité et son amour de la vérité.

Il ne nous reste plus, hélas ! qu'à le conserver dans notre souvenir et à nous efforcer de mettre ses conseils en pratique.

Cher Professeur, adieu !

Discours de M. Léon Delarge

Etudiant du Doctorat en Sciences botaniques

Ce m'est un pieux devoir, au nom de tous les étudiants, mais particulièrement des étudiants des Candidatures et Doctorats en Sciences, de me recueillir un moment en la pensée d'un Maître illustre et regretté, d'un grand ami de la jeunesse universitaire.

Le professeur Gravis jouissait, parmi les étudiants, d'une très grande popularité. Car il nous avait compris, il nous aimait.

Nature foncièrement bonne et généreuse, il nous a consacré sa vie entière. Pour lui, la carrière professorale s'élevait au rang de sacerdoce. Il voulait que le Maître fut, sans compter, au service du disciple.

Nous le trouvions toujours très accueillant, prêt à venir en aide. Avait-on besoin d'une explication, d'un éclaircissement ? Il était là, souriant, affable. Paternel, mais ferme, familier tout en restant distant, il suivait ses étudiants du Doctorat pas à pas, de découverte en découverte. Fréquemment, au cours des vacances, il aimait les accompagner dans des laboratoires étrangers. Il les considérait véritablement comme ses fils. Et c'est animé de ce sentiment de sollicitude paternelle, qu'en 1897, il fonda les *Archives de l'Institut de Botanique de l'Université*. Son but : donner ainsi, non à ses travaux personnels, mais à ceux de ses élèves, une plus grande diffusion dans le monde scientifique. On le voit, le professeur Gravis n'a jamais marchandé ses peines. Pour nous, il fit plus que son devoir. Ce fut un grand cœur.

Sa promotion à l'éméritat ne l'a pas séparé complètement des étudiants. Voici deux mois, ne nous adressait-il pas encore ses récentes publications ? Chaque fois que l'occasion se présentait, il nous recevait à bras ouverts. Quand, pour la première fois, j'allai le trouver, il m'accueillit en ces termes : « Entrez, entrez, mon cher ami, et parlez-moi de vos études ». Simplicité de l'homme ; affectueuse bienveillance du professeur. Ses conversations ? Celles d'un profond penseur. Elles abondaient en remarques judicieuses, en observations justes, en sages conseils ; nous en retirions un inestimable profit, nous qui faisons nos premiers pas dans les domaines enthousiasmants de la recherche. Au sujet de sa célèbre étude sur *Tradescantia Virginica*, il me disait : « Le mémoire en soi ne doit pas retenir votre attention. Ce que vous devez y retrouver, ce ne sont pas les données ou les faits, mais bien la méthode, l'esprit qui anime tout le travail. Apprendre à vous servir de vos mains, apprendre à voir, à bien voir, apprendre à raisonner. Ne vous faites pas un savoir livresque, où n'intervient que la mémoire, vous

perdriez votre temps. Seule, la science d'expérience personnelle est la vraie science ».

A fréquenter les étudiants et à vivre avec eux, le professeur Gravis dès avant la guerre, comprit vite qu'ils sont les irresponsables victimes d'un déséquilibre de l'enseignement. Alors, parce qu'il nous aimait, qu'il nous voulait du bien et qu'il entrevoyait les splendides résultats que donnerait une didactique plus rationnelle, il entama la grande polémique de réforme. Ce ne fut pas chose aisée ; il fallut se battre. Désormais, il consacra à cette tâche ardue une très grande part de son activité débordante. Ses idées pédagogiques sont celles d'un précurseur ; naturaliste dans l'âme, il avait vu juste.

Nous lui sommes reconnaissants d'avoir jeté l'alarme et d'avoir posé les premiers jalons. Nous admirons son inlassable optimisme en dépit des difficultés rebutantes qu'il n'a cessé de rencontrer. Nous le remercions surtout de s'être ainsi dépensé, jusqu'au dernier souffle et d'une manière si désintéressée au bien de la jeunesse estudiantine de demain.

Le professeur Gravis enfin, ne laissait pas de s'intéresser aux diverses activités des étudiants. C'est avec joie qu'il prenait la parole dans leurs cercles ; il se plaisait à se mêler parfois à leur vie exhubérante. Tout ce qui les touchait lui tenait à cœur. A diverses occasions, il prit fièrement leur défense. Il reconnaissait que les étudiants ont des droits respectables et il entendait qu'on respectât ces droits. Farouche défenseur de la jeunesse, il a bien mérité d'elle.

Cher professeur Gravis, des fenêtres de nos laboratoires, nous ne verrons plus votre silhouette familière arpenter les sentiers du Jardin Botanique, s'arrêter çà et là devant les arbustes en fleurs. Nous ne vous rencontrerons plus dans les serres, ni dans les salles d'Anatomie, et nous sommes émus à la pensée de l'accueil si chaleureux que vous nous réserviez.

Aujourd'hui, ceux que vous avez suivis et guidés, encouragés et formés, sont dans le deuil. Mais sachez que vos conseils et

vos directives constituent pour eux de grandes et précieuses leçons, qu'ils garderont jalousement. Comme vous, ils seront à l'avant-garde, comme vous ils auront le culte du vrai et celui du devoir.

La tâche que vous vous étiez assignée, vous l'avez accomplie splendidement. Vos élèves vous en gardent leur fidèle et religieuse reconnaissance. Et c'est en proie à une émotion intense, qu'au nom des étudiants auxquels vous avez donné toute votre vie, je m'incline une dernière fois devant vous en vous disant :
« Cher professeur Gravis, dormez en paix. »

HOMMAGE FUNÈBRE A JOSEPH HALKIN

Discours de M. le Recteur

Mes chers Collègues,
Mesdames, Messieurs,

Pour la seconde fois cette année, notre Faculté des Sciences et notre Université sont cruellement éprouvées. Il y a trois mois, nous rendions hommage ici même à la mémoire du vénérable professeur Gravis. Aujourd'hui, c'est à notre collègue **Joseph Halkin** que nous apportons un dernier témoignage de notre estime et de notre affection.

Jacques-Joseph-Marie Halkin, qui vient d'être enlevé brusquement à sa famille et à ses collègues, était né à Liège en 1870. Il fit ses études moyennes à l'Athénée Royal de notre ville, ses études supérieures dans notre Université, où il obtenait en 1894 le grade de docteur en histoire avec grande distinction. L'année suivante, il se présentait au Concours des Bourses de voyage. Le succès qu'il y remporta lui permit de se rendre à l'étranger, où il fit un séjour de trois années. Il partit d'abord pour Paris, où il fréquenta l'Ecole des Chartes, la Sorbonne et le Collège de France. Puis il se rendit en Allemagne, où nous le trouvons inscrit successivement dans les Universités de Berlin, de Leipzig, de Halle et de Göttingen. Historien de formation, il semble que ce séjour en Allemagne ait eu une